

Les lyriques contre les cyniques

MARTIN JALBERT, *Le sursis littéraire : politique de Gauvreau, Miron, Aquin*, PUM, 2011, 201 p.

Jonathan Livernois

Number 300, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69427ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Livernois, J. (2013). Review of [Les lyriques contre les cyniques / MARTIN JALBERT, *Le sursis littéraire : politique de Gauvreau, Miron, Aquin*, PUM, 2011, 201 p.] *Liberté*, (300), 40–41.

Les lyriques contre les cyniques

Passer par Paris-VIII pour comprendre la littérature québécoise

JONATHAN LIVERNOIS

ON A PEU PARLÉ, il me semble, de cet excellent essai de Martin Jalbert. Récipiendaire du prix Jean-Éthier-Blais en 2012, ex æquo avec *Gaston Miron : la vie d'un homme* de Pierre Nepveu (on a vu pire comme corécipiendaire), *Le sursis littéraire* a pourtant un front de bœuf : il jase sans complexe de Claude Gauvreau, de Gaston Miron et d'Hubert Aquin en passant leurs œuvres au crible des théories de Jacques Rancière. Voilà qui est tout nouveau : Martin Jalbert analyse ces auteurs trop souvent empaillés en employant des concepts comme les « paroles muettes », la « politique de la littérature » et la « philosophie de l'émancipation ». Il montre que la littérature n'est pas séparée du réel, même si elle vit pleinement « en sursis », espérant une « pure présence qui permettrait de ne plus parler » (Pierre Nepveu) et qui la rendrait caduque. Elle participe d'une libération des mots qui ont l'effet certain et bien concret de déstabiliser le « partage du sensible ». Pour le lecteur qui n'a pas fréquenté l'Université de Montréal ou l'UQAM ces dernières années et qui, comme moi, est allé trop à l'ouest pour lire le philosophe de Paris-VIII, je rappelle que le « partage du sensible » est l'œuvre de ce que Rancière nomme la *police* et est « à entendre au double sens du mot : ce qui sépare et exclut, d'un côté, ce qui fait participer, de l'autre » ; « un partage de ce qui est visible et de ce qui ne l'est pas, de ce qui s'entend et de ce qui ne s'entend pas », écrit-il dans *Aux bords du politique*. On pensera aussi au Michel Foucault de *L'ordre du discours*, qui se trouve également dans la besace théorique de Jalbert, avec Jean-François Hamel, Yvon Rivard, Jean-Luc Nancy, Jacques Derrida.

C'est dans ce décor surchargé que Jalbert place donc ses trois auteurs. Un tel dépaysement a du bon : on sort des questions auxquelles on ne sait jamais quoi répondre, mais qui, paradoxalement, constituent la logique d'opposition nécessaire à l'élaboration des œuvres littéraires : Gaston Miron est-il toujours un poète engagé ? Quand il écrit, est-il encore un militant ? Hubert Aquin qui a volé une voiture de curé pour faire la révolution derrière l'oratoire Saint-Joseph est-il plus « vrai »

et plus « révolutionnaire » que Hubert Aquin qui a écrit *Prochain épisode* ? Ici, Jalbert fait siens ces propos que Rancière tient dans *Le spectateur émancipé* :

Il y a ainsi une politique de l'art qui précède les politiques des artistes, une politique de l'art comme découpage singulier des objets de l'expérience commune, qui opère par elle-même, indépendamment des souhaits que peuvent avoir les artistes de servir telle ou telle cause.

C'est cette politique qu'on identifie dans *Le sursis littéraire*. Par exemple, dans le roman d'Aquin, le potentiel révolutionnaire réside dans « la disposition de la scène sur laquelle se jouera non pas l'irréconciliation entre l'esthétique et la politique ou l'irréconciliation des esprits avec l'idée de révolution, mais une guerre entre des formes d'écritures ».

Ce n'est pas tout le monde qui peut respirer à son aise dans l'espace théorique de Martin Jalbert. Le remède est dans la pharmacie de Platon, mais on n'y trouve pas toujours un ami. Sans pasticher Derrida ou Rancière, il arrive que les analyses de Jalbert suivent une sorte de force centripète qui accélère le mouvement des mots et des concepts, qui accentue la résistance et qui complique, au final, le travail du lecteur, un peu étourdi. Et, Rancière l'a assez répété, la société émancipée n'existe pas sans le conteur et le lecteur, ce dernier devant tra-

duire librement ce qu'il reçoit. *Magister dixit*. Cela est nécessaire à la libre circulation des mots, ces « mauvais garçons » qui n'ont ni Dieu ni maître et qui courent la galipote. Par contre, la résistance de la parole de l'essayiste ressemble un peu à celle de la littérature elle-même, prise entre son abolition nécessaire et sa persistance, au bord de l'émancipation.

Cette façon de prolonger et d'arrêter l'émancipation qu'on trouve à l'œuvre dans le texte de Jalbert le place, de plain-pied, dans la littérature. Ne vous laissez pas berner : nous sommes dans l'essai jusqu'au cou avec *Le sursis littéraire*. Sa parole nous enjoint à agir : « La liberté des lecteurs est inséparable de la tâche qui leur incombe de se construire un système qui n'a pas à être celui de l'œuvre : la tâche d'attribuer du sens au monde, à leur être et à leurs actions. » C'est ainsi que j'ai été tout particulièrement frappé par une phrase de Suzanne Jacob, commentée par Martin Jalbert : « « La littérature, on ne la lit jamais qu'avec l'histoire qu'on est en train d'inventer soi-même, qu'avec l'histoire en perpétuelle gestation de sa propre vie. » C'est par cette histoire en gestation que le sens peut venir à moi, que le monde peut me le donner. » Ayant lu ce texte quelques semaines après avoir écrit un essai dont les questions, les références (Rancière, Hamel, Rivard) et les propos lui sont étonnamment analogues, je me dis que nous sommes de plus en plus nombreux à avoir conscience d'une histoire commune qui n'est pas écrasée par la théorie et le présentisme. Des traditions, librement choisies, irriguent nos gestes les plus ingénus.

C'est, je crois, l'un des très grands mérites du *Sursis littéraire* : il ne confond pas Drummondville et Nanterre. Le Québec n'est pas ici un terrain de jeu indigène pour philosophes

MARTIN JALBERT
Le sursis littéraire : politique de Gauvreau, Miron, Aquin, PUM, 2011, 201 p.

hexagonaux qui vendent des bouts de miroir. Ce stade est dépassé. Au contraire, Jalbert est sans complexes et connaît réellement l'histoire des idées québécoise. Il ne reprend surtout pas la vulgate de la « Grande Noirceur » – qu'elle soit vilipendée ou réhabilitée – pour mieux retourner aux choses « sérieuses », publiées aux Éditions de La Fabrique ou chez Galilée. Par exemple, Jalbert rappelle l'importance de l'étude *Sur un état actuel de la peinture canadienne* du critique d'art Maurice Gagnon (le père de François-Marc), écrite en 1945, dont la teneur « interdit de voir en *Refus global* un coup de tonnerre dans le ciel serein de l'unanimité de l'époque ». Cette remarque témoigne d'une compréhension réelle des enjeux picturaux et surtout sociopolitiques de la période. À partir du célèbre texte de 1956 que Pierre Elliott Trudeau consacre à « la province de Québec au moment de la grève » de l'amiante, Jalbert montre également que ce que le soi-disant réformateur met en relief est une « version policière du monde fondée sur l'indistinction entre la résistance muette et la soumission silencieuse à l'ordre des choses. La sagesse populaire de Trudeau est l'alibi de l'exclusion hors du pouvoir de la masse des gens de rien qu'elle prive de la possibilité de se mêler de ses affaires publiques ». Finalement, sa lecture de *Prochain épisode* est particulièrement stimulante : Jalbert montre comment le roman d'Aquin et ses spectres – des patriotes de Saint-Denis à Lord Byron – sont à la fois le poison et le contrepoison d'une prise sur le présent. Autrement dit, il explique comment « libérer le présent consiste aussi à rouvrir la possibilité de se choisir libre-

propre mort, se donne comme espace de vie l'intervalle d'un sursis où se trouve aussi programmée la mort de la politique et de l'émancipation ».

L'essai *Le sursis littéraire* aiguillonne donc l'invention de notre propre histoire, comme l'écrivait Suzanne Jacob. Il permet de voir clair dans notre littérature et de choisir dans notre passé des spectres qui formeront une superéquipe de demi-morts. Il permet aussi de déstabiliser la police et son partage du sensible, version québécoise. Quelques départages : les joueurs de piano et les pelleteux de nuages contre la sagesse proverbiale du peuple; les étudiants contre les vrais travailleurs qui payent de vrais impôts; Charles Taylor contre Richard Martineau; les lyriques contre les cyniques. Cette dernière opposition est peut-être la plus importante. J'ai appris, au fil des pages de l'essai de Jalbert, qui ne s'y attache pourtant pas, que ces lyriques, qui ramassent les ruines plutôt que de s'asseoir dessus, agissent sur le réel. Ils font tellement plus que crier à l'injustice et former une main géante dans le parc Jeanne-Mance : ils redistribuent les cartes du jeu politique. C'est ce que je retiens de l'ouvrage de Jalbert.

J'ai donc été très enthousiaste à la lecture de cet essai qui renouvelle notre lecture de nos gloires littéraires. *Le sursis littéraire* reprend les vers de Miron d'une bien belle façon, un peu comme l'ont fait les étudiants de 2012 avec leurs pancartes en rouge. Par contre, en guise d'avertissement pour moi et pour tous ceux qui seront heureux de construire de « nouveaux » partages du sensible, je rappelle ces propos que tenait Samuel Archibald dans un numéro récent de *Liberté* :



L'attaque de panique du premier violon.

ment des spectres, de les accueillir, d'en hériter, c'est-à-dire de faire quelque chose de leur héritage». *Prochain épisode*, parce que son épisode final est à l'extérieur du roman, est le plus bel exemple de ce sursis littéraire qu'aura voulu révéler l'essayiste dans son texte : un roman qui, « en imaginant sa

« Je pense [...] que la police a une façon bien particulière de travailler les écrivains et les intellectuels : en leur donnant l'impression qu'ils sont à l'abri de la police parce qu'ils ont lu tout Jacques Rancière. » Ça vaut la peine de le rappeler. C'est pourquoi je devrais aussi relire Raymond Aron. **L**